

**Extrait de Christine Delory-Momberger, *Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*, Anthropos, 2004, p. 171-206.**

## CHAPITRE II

---

### ***LES USAGES SOCIOLOGIQUES DE L'HISTOIRE DE VIE : L'ECOLE DE CHICAGO ET SA POSTERITE AMERICAINE***

Petite ville d'étape de quelques centaines d'habitants sur la route de l'Ouest en 1830, Chicago est en 1890 la deuxième ville des Etats-Unis avec 1 100 000 habitants et va presque doubler ce chiffre en vingt ans puisque sa population atteint en 1910 les 2 000 000 d'habitants. C'est dire l'extraordinaire expansion de cette métropole qui répond à la fois à l'accroissement démographique général des Etats-Unis (de 31 millions d'habitants en 1860 à 100 millions à la veille de la première Guerre mondiale) et à l'urbanisation massive de la population (sur la même période, la proportion de la population urbaine passe de 20% à 50%). Cette croissance urbaine galopante s'explique par l'industrialisation qui a fait en un demi-siècle d'un pays essentiellement rural la première puissance industrielle du monde et par les flux migratoires extrêmement importants qui l'accompagnent (22 millions d'immigrants de 1860 à 1914).

Premier centre mondial de transformation industrielle de produits agro-alimentaires (abattoirs et conserveries), siège de très importantes industries métallurgiques et sidérurgiques (engins ferroviaires Pullmann, machines agricoles Mac Cormick), centre bancaire et boursier très actif et prospère, la ville de Chicago représente au tournant du siècle le triomphe du capitalisme sans frein et le lieu de naissance et d'expérimentation de ses techniques les plus avancées (concentration des groupes, division du travail, chaînes industrielles). Le romancier Upton Sinclair dénoncera dans *La Jungle* (1906), un livre qui fera scandale<sup>1</sup>, l'exploitation capitaliste du travail dans les abattoirs de Chicago en même temps d'ailleurs que les conditions

---

<sup>1</sup>Et qui vaudra à son auteur, ainsi qu'à d'autres romanciers dénonciateurs de la société industrielle américaine, d'être traités par Roosevelt de *muckrakers* (« remueurs de boue »).

sanitairement désastreuses de l'abattage des animaux et de la fabrication des conserves. La classe économique dirigeante est composée de grands capitaines d'industrie, majoritairement des Anglo-saxons de confession ou de tradition protestante<sup>2</sup>, qui édifient d'immenses fortunes et qui tiennent dans leurs mains la politique de la ville. C'est à Chicago que s'écrivent quelques-unes des pages les plus fortes de l'histoire sociale et économique des Etats-Unis, qu'il s'agisse des événements sanglants de Haymarket en mai 1886<sup>3</sup> qui, à la suite d'une grève à la *McCormick Harvesting Company*, firent plusieurs dizaines de morts et se traduisirent par la condamnation et l'exécution de quatre «anarchistes», ou de l'ouverture triomphale de l'Exposition Universelle de 1893 qui offrait au monde l'image de la réussite américaine dans la ville qui en est alors le symbole.

Chicago, dont en 1920 le tiers de la population est d'origine étrangère, a connu plusieurs vagues successives d'immigration : à une première immigration venue d'Europe du Nord (Allemands, Suédois, Irlandais) a succédé un fort mouvement migratoire en provenance d'Europe centrale (Polonais, Lituanais, Juifs d'Ukraine et de Crimée), suivi de populations d'Europe méridionale (Grecs et Italiens), avant que n'arrivent les immigrants asiatiques de Chine et du Japon et enfin les Mexicains et Porto-Ricains d'Amérique centrale. Chicago est ainsi en 1920 la deuxième ville polonaise dans le monde, la troisième ville allemande, la troisième ville suédoise. L'habitat et la vie de ces groupes ethniques obéissent à une logique de regroupement territorial, chacun d'eux s'installant dans les espaces laissés vides par les autres et y recomposant sa communauté d'origine, avec ses institutions, ses bâtiments publics, ses réseaux d'affaires, ses organes d'information, et faisant régner *son* ordre à l'intérieur de ses frontières. Le principe du regroupement interstitiel fait ainsi de Chicago une juxtaposition de quartiers nettement séparés, de villes dans la ville, mais installe également des proximités inattendues entre quartiers riches et quartiers pauvres, et entre des cultures et des systèmes de valeurs extrêmement diversifiés<sup>4</sup>.

C'est dans ce cadre urbain marqué par la misère sociale et économique, par le climat de tension et de révolte suscité par des conditions de travail inhumaines, par les effets de la ghettoïsation des communautés et par les conflits interethniques qu'elle engendre, par la violence individuelle spontanée et par le banditisme organisé<sup>5</sup>, par les problèmes liés à

---

<sup>2</sup> On sait que c'est après son voyage aux Etats-Unis que Max Weber écrira *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), dans lequel il met en relation le capitalisme comme forme d'organisation du travail et de la production avec la sécularisation de l'ascétisme protestant, en particulier calviniste.

<sup>3</sup> La célébration des événements de Haymarket est à l'origine du choix du 1er Mai comme Journée Mondiale du Travail.

<sup>4</sup> Cette répartition de l'habitat selon les regroupements culturels et ethniques est contrecarrée en partie par une logique de la fortune individuelle qui permet aux plus riches de s'extraire de la communauté d'origine et de s'installer dans une *périphérie* à la fois plus confortable et plus représentative.

<sup>5</sup> Dans un ouvrage consacré à la délinquance urbaine et publié en 1927, *The gang*, Frederic Thrasher recense l'existence de 1313 *gangs* à Chicago au début des années 1920. On sait également les effets de la loi de prohibition

l'immigration et aux difficultés d'intégration de populations récemment transplantées, que se développe entre 1915 et 1935 le courant de sociologie empirique connu sous le nom d'Ecole de Chicago<sup>6</sup>. Né au sein du département de sociologie et d'anthropologie de l'Université de Chicago, ce courant, le premier à rompre dans le cadre universitaire avec la recherche théorique et spéculative de la sociologie européenne<sup>7</sup>, fait de la ville et des problèmes urbains le terrain d'élection et le laboratoire de la science sociale. Dès son origine, le département de sociologie de l'Université de Chicago, créé en 1892 en même temps que l'Université elle-même, avait affirmé sa vocation à fonder la science sociale sur la recherche de terrain et l'observation directe. Dans l'esprit de ses fondateurs, William Harper, président de l'Université, et Albion Small, son premier directeur, l'un et l'autre très marqués par le réformisme social de tradition protestante<sup>8</sup>, le savoir que le sociologue construit à partir d'enquêtes menées sur le terrain devait permettre d'apporter des solutions aux problèmes de la société et se trouvait en conséquence directement en prise avec les difficultés de l'environnement urbain telles que les connaissait Chicago. Mais ce sont les sociologues de la deuxième génération, et en particulier William I. Thomas et Robert E. Park, qui donnèrent toute sa dimension à la notion d'écologie urbaine et qui forgèrent les démarches et illustrèrent les pratiques d'une sociologie qualitative à laquelle s'est identifiée historiquement, et sans doute quelque peu emblématiquement, l'Ecole de Chicago.

---

ratifiée en 1919, l'organisation du trafic illégal de boissons alcoolisées et les guerres entre gangs auxquelles elle donna lieu, en particulier à Chicago.

<sup>6</sup> Parmi la littérature de langue française consacrée à l'Ecole de Chicago, on se reportera en particulier aux ouvrages suivants : PENEFF Jean (1990), *La méthode biographique, De l'Ecole de Chicago à l'histoire orale* Paris, Armand Colin, coll. «U» ; COULON Alain (1992), *L'Ecole de Chicago*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?» ; BERTAUX Daniel, *Histoires de vies ou Récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, CORDES, mars 1976 ; GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac (textes traduits et présentés par) (1984), *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier ; SIMON Pierre-Jean (1997), *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, coll. «Fondamental» (voir en particulier le chapitre intitulé «Les riches heures de la sociologie américaine»)

<sup>7</sup> La sociologie empirique avait donné lieu en Europe à des travaux de chercheurs isolés et restés longtemps méconnus, - comme ceux menés par Frédéric Le Play sur les classes laborieuses et sur la famille -, ou s'était développée, hors du cadre universitaire, lors d'enquêtes commanditées par les institutions étatiques dans le domaine administratif ou criminologique. Voir les ouvrages de KALAORA Bernard et SAVOYE Antoine (1989), *Les inventeurs oubliés : Le Play et ses continuateurs aux origines des sciences sociales*, Seyssel, Champ Vallon, coll. «Milieux» et SAVOYE Antoine (1994), *Les débuts de la sociologie empirique*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. «Analyse institutionnelle».

<sup>8</sup> Jean Peneff rappelle que l'Université de Chicago est née de la volonté des milieux baptistes de la ville de se doter d'un établissement d'enseignement supérieur et des fonds généreusement accordés par John D. Rockefeller, directeur richissime de la Standard Oil Company et membre éminent de l'Eglise baptiste. Les premiers responsables et professeurs de l'Université furent recrutés parmi les pasteurs baptistes ou dans les collèges appartenant à cette Eglise.

## L'étranger dans la ville

La lecture et pour certains d'entre eux<sup>9</sup> la fréquentation de Georg Simmel avaient préparé les sociologues de Chicago à faire de la ville le milieu naturel de l'homme moderne et de la figure de l'étranger un des plus puissants révélateurs du fonctionnement social. La mobilité et l'instabilité propres à la ville, les ruptures d'équilibre qu'elles entraînent comme les redéfinitions incessantes auxquelles elles contraignent constituent le fait social dominant et font du *milieu urbain* une condition déterminante des formes de vie individuelle qui s'y développent. Dans cet environnement en perpétuelle décomposition et recomposition, tout en mouvances et en passages, l'individu doit déployer des stratégies de mise à distance qui le protègent contre l'instabilité du monde extérieur et par lesquelles il affirme sa singularité face à autrui. Aussi la figure de l'étranger n'est-elle pas seulement celle dont Simmel a dressé en quelque sorte le prototype dans ses analyses du *juif* ou du *commerçant-nomade*, elle est constitutive du fait urbain en lui-même : la grande ville étrange les hommes les uns aux autres, marginalisant chacun à l'intérieur de sa propre communauté, familiale, professionnelle ou nationale. L'observation de groupes ou d'individus réputés «étrangers», «marginiaux» ou «déviant» a ainsi un effet de loupe sur les comportements citadins et sur le fonctionnement global de l'environnement urbain. Enfin, dans une société comme la société nord-américaine qui, dès son origine et tout au long de son développement, s'est constituée sur l'apport et l'assimilation de populations étrangères, l'étranger constitue une menace potentielle : l'idéologie et les valeurs du *creuset américain*, que partagent pour une large part les sociologues de Chicago, désignent clairement l'étranger comme celui dont l'«étrangeté» doit être réduite et dont on attend qu'il s'intègre à la société qui l'accueille. Aussi les recherches conduites en écologie urbaine ont-elles privilégié l'étude de groupes présentant un caractère de marginalité sociale et pris pour objet des minorités ou des microsociétés que la nature illicite de leur activité, leur mode de vie ou leur statut (ou leur absence de statut) contribuaient à tenir à l'écart de la société américaine.

La première monographie consacrée à l'étude empirique d'une communauté urbaine avait été le fait d'un sociologue noir, William Burghardt Du Bois<sup>10</sup>, qui, dans *The Philadelphia Negro* (1899), rapportait les résultats de l'enquête qu'il avait menée à partir de 1896 dans le principal quartier noir de Philadelphie. Du Bois avait vécu pendant plus d'un an au coeur de *Seventh Ward*, partageant les conditions difficiles de la population qu'il étudiait et en butte à son

---

<sup>9</sup> C'est auprès de Georg Simmel dont il suivit les cours à Berlin pendant trois années que Robert Park fut initié à la sociologie.

<sup>10</sup> William Burghardt Du Bois est plus connu comme un des principaux leaders du mouvement d'émancipation des Noirs américains. Fondateur de la NAACP (*National Association for the Advancement of Colored People*), il prit la suite de Booker T. Washington à la tête de cette organisation et aura pour successeur Martin Luther King. Nous devons notre information sur William Burghardt Du Bois aux pages stimulantes que lui consacre Pierre-Jean Simon dans son *Histoire de la sociologie*.

incompréhension sinon à son hostilité. A la documentation existante et à l'observation directe, Du Bois ajoutait l'usage systématique d'entretiens qu'il recueillait en allant de porte en porte dans les foyers du secteur qu'il avait délimité. *The Philadelphia Negro* décrivait la structure et le fonctionnement de la communauté noire et montrait, à rebours de l'idéologie raciale couramment admise, comment la formation et le développement historique de cette communauté, les conditions politiques, économiques et sociales qui étaient les siennes (discrimination, pauvreté, chômage, délinquance) retentissaient sur la personnalité des Noirs et façonnaient des comportements d'infériorité, d'échec et de régression que le discours raciste réinterprétait à son compte et qu'il contribuait à son tour à renforcer. Malgré le caractère pionnier de son oeuvre, Du Bois n'obtint pas la reconnaissance que son entreprise et ses travaux auraient dû lui valoir auprès des sociologues de l'Ecole de Chicago, y compris auprès de Robert Park, pourtant observateur engagé des mouvements d'émancipation de la communauté noire et initiateur d'une série d'études sur les relations raciales<sup>11</sup>.

Entre 1915 et 1940, les sociologues de Chicago et leurs étudiants ont livré près de quarante études ayant pour objet les minorités nationales ou ethniques ou les microsociétés parallèles ou déviantes de la ville : pour les premières, on retiendra d'une part les communautés formées par des populations nationales d'immigration récente qui recréaient sur le sol américain leur culture d'origine<sup>12</sup>, résistant ainsi à la pression d'intégration et tendant à développer envers les autres groupes nationaux, mais également à susciter à leur propre endroit des comportements d'agression et de rejet ; d'autre part, en particulier après les grandes émeutes de 1919, la communauté noire de Chicago qui fit l'objet d'enquêtes destinées à décrire précisément les conditions de vie de la population noire et à mettre à jour les mécanismes «interactionnistes» des relations raciales. Pour la seconde série d'études, les enquêtes s'orientèrent vers les milieux du gangstérisme,<sup>13</sup> les associations de voleurs professionnels<sup>14</sup>, le milieu des bars et des dancings,<sup>15</sup> les réseaux de prostitution ou encore les travailleurs ambulants (hobos)<sup>16</sup> qui constituaient une frange de population très particulière, à mi-chemin de la clochardise et de

---

<sup>11</sup>Pierre-Jean Simon rappelle que l'ouvrage de Du Bois, de même que le vaste programme d'études de la population noire des Etats-Unis qu'il entreprit à l'Université d'Atlanta, ne rencontrèrent qu'indifférence ou suscitèrent des réactions de racisme déclaré, y compris dans le milieu de la sociologie américaine. Il fallut attendre les années 1960 pour que l'activité sociologique de Du Bois soit enfin pleinement reconnue.

<sup>12</sup> Citons l'étude sur le ghetto juif de WIRTH L. (1928), *The ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, (1980, trad. fr. P.-J. Rotjmann), Saint-Martin d'Hères, Presses Universitaires de Grenoble.

<sup>13</sup> TRASHER F. M. (1927, 1963, 2ème éd. abrégée), *The gang. A Study of 1313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.

<sup>14</sup> SHAW C. L. (1930, 1966, 2ème éd. commentée), *The Jack-Roller, A Delinquent Boy's own Story*, Chicago, University of Chicago Press.

<sup>15</sup> CRESSEY P. G. (1932, 1968), *The Taxi Dance Hall : A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life*, Chicago, University of Chicago Press, First Greenwood Reprinting.

<sup>16</sup> ANDERSON Nels (1923, rééd. 1961), *The Hobo, The Society of the Homeless Man*, Chicago, University of Chicago Press. Trad. française ANDERSON Nels (1993), *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, coll. «Essais et Recherches».

l'organisation communautaire, errant de ville en ville pour louer sa force de travail sur les grands chantiers de l'Ouest.

La plus connue de ces études, qui prit très vite une dimension fondatrice et servit en quelque sorte de signe de ralliement à l'Ecole de Chicago, est celle que William I. Thomas et Florian Znaniecki consacrèrent à l'immigration polonaise et dont ils tirèrent leur ouvrage monumental, *The Polish Peasant in Europe and America*, publié pour la première fois en cinq volumes entre 1918 et 1920<sup>17</sup>. Dans les années 1910, au moment où William I. Thomas commence son enquête, les Polonais forment la communauté étrangère la plus importante de la ville ; d'origine essentiellement paysanne, les immigrants polonais, qui fournissent des manoeuvres et des ouvriers à la grande industrie, éprouvent une certaine difficulté à intégrer les modes de vie urbains et à s'assimiler à la société américaine, comme le montre leur réticence à apprendre et à parler l'anglais. La presse de Chicago dénonce régulièrement les actes de criminalité ou de délinquance dont se rendraient coupables les ressortissants polonais. Thomas veut tenter de répondre en particulier au problème que posent les comportements contradictoires que l'on peut observer chez les immigrants polonais, qui tantôt font preuve d'une soumission quasi féodale à l'autorité, tantôt manifestent le mépris le plus total envers toute discipline sociale, quitte à engager de véritables guerres avec les forces de police. Thomas, à l'encontre des explications simpliste de type ethnique, cherche à comprendre de l'intérieur ces comportements en les mettant en relation avec les ruptures et les déséquilibres survenus dans les modes de relations sociales à l'intérieur de la communauté d'appartenance. Aussi est-il conduit à considérer non seulement la situation actuelle des immigrants dans leur environnement citadin et américain, mais aussi la société dont ils sont issus, et en particulier les communautés villageoises de Pologne. Au-delà des circonstances maintes fois rapportées de cette recherche, qui conduit Thomas en Pologne et marque les débuts de sa collaboration avec Florian Znaniecki<sup>18</sup>, nous importe ici la démarche de «décentration» qui l'inaugure : l'«étude de milieu» que se proposait Thomas est réinscrite dans le temps d'une histoire, les situations et les comportements observables *hic et nunc* à Chicago sont reliés à un parcours collectif et

---

<sup>17</sup> THOMAS William, ZNANIECKI Florian (1918-1920), *The Polish Peasant in Europe and America. Monograph of an Immigrant Group*, Boston, Richard G. Bagder, The Gorham Press. La traduction française W.I. THOMAS, F. ZNANIECKI (1998), *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, coll. «Essais et Recherches», ne reprend que le troisième volume de l'oeuvre originale, constituée par le récit de vie de Wladek Wisniewski.

<sup>18</sup> C'est en rassemblant les documents nécessaires à son enquête que Thomas est mis en contact avec le philosophe polonais Florian Znaniecki, alors responsable d'une association d'émigrants polonais, avec qui il entamera une collaboration de cinq années dont sortira *Le Paysan polonais*. Znaniecki retourne dans son pays en 1920 et crée à Poznan une branche de l'Ecole sociologique polonaise en organisant un Institut de recherche et publiant la Revue polonaise de sociologie. Il rejoint les Etats-Unis en 1932 où il est appelé à occuper une chaire de professeur invité à l'Université de Columbia. L'utilisation de l'autobiographie reste jusqu'à ce jour fortement ancrée dans la sociologie polonaise et a donné lieu à de nombreuses publications, citons par exemple : MARKIEWICZ-LAGNEAU Janina, «L'autobiographie en Pologne ou de l'usage social d'une technique\_sociologique», *Revue française de sociologie*, 17 mai 1976. P. 591-613 et MARKIEWICZ-LAGNEAU Janina (1982), *La formation d'une pensée sociologique. La société polonaise de l'entre-deux guerres*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

individuel marqué par l'appartenance à une communauté d'origine. Les conclusions auxquelles aboutissent Thomas et Znaniecki montrent que la rupture vécue par les immigrants polonais n'est pas seulement le fait d'une transplantation brutale d'une société paysanne traditionnelle à une société urbaine et industrielle, mais que la société polonaise est elle-même traversée par des facteurs de déséquilibre et de désorganisation. Les émigrants polonais, s'ils sont bien d'origine rurale, appartiennent dans leur majorité à la frange de population la plus exposée aux mouvements qui affectent la société polonaise et qui brouillent les délimitations traditionnelles entre la classe paysanne et la classe moyenne des artisans et petits commerçants. Cette évolution, de nature économique et culturelle, trouble la répartition traditionnelle des espaces ruraux et urbains ainsi que celle des activités et des statuts qui leur correspondent ; désorganisant les systèmes de valeurs et les relations sociales coutumières, elle est un facteur d'instabilité du corps social et se traduit par des attitudes compensatoires d'initiative individuelle. Les candidats à l'émigration, avant de supporter le choc de *l'américan way of life*, ont fait l'expérience, sur leur propre territoire national, de ces déséquilibres et de ces fractures, qui désorganisent les communautés villageoises, dispersent les familles, altèrent les principes d'éducation et de conduite, changent les modes de rapport au travail et à l'argent, transforment les relations entre les hommes et les femmes, et contribuent à remettre aux individus le soin de définir par eux-mêmes leurs lignes de vie et de conduite.

Thomas et Znaniecki font de l'opposition organisation/désorganisation le principe de construction de leur ouvrage<sup>19</sup> et la notion centrale de leur analyse : les conventions et les valeurs collectives que le groupe primaire, - ici la communauté villageoise -, imposait à ses membres, sont battues en brèche par les attitudes individuelles de ceux qui ne trouvent plus en lui les réponses correspondant à leur situation. L'émigration est une conséquence de la désorganisation sociale au sein de la communauté d'origine et une réponse à l'instabilité individuelle qu'elle suscite. Dans le pays d'accueil, de nouvelles formes d'organisation se mettent en place (réseaux d'aide, institutions spécifiques, culture de la communauté d'origine), qui offrent aux immigrants un cadre de vie, des habitus et des valeurs répondant à leur nouvelle situation. Mais l'équilibre ainsi obtenu, souvent réalisé au prix d'une centration, sinon d'un enfermement de la communauté immigrée sur elle-même, ne suffit pas à répondre à ceux de ses membres, souvent de la deuxième génération, qui ne se reconnaissent plus dans les modes de vie et les valeurs de la génération antérieure, et qui par ailleurs ne trouvent pas la reconnaissance qu'ils attendent dans la société d'accueil ou en contestent les règles. Le divorce vécu par certains entre la communauté d'origine et la société américaine, l'impossibilité ressentie de

---

<sup>19</sup> Le plan de l'ouvrage dans son édition originale est le suivant : les volumes 1 et 2 sont consacrés à l'«Organisation du groupe primaire», le volume 3 est constitué par le «Récit de vie d'un immigrant», le volume 4 a pour titre «Désorganisation et organisation en Pologne», le volume 5 «Organisation et désorganisation en Amérique». C'est au concept d'*anomie* de Durkheim que Thomas a emprunté l'usage qu'il fait des notions d'organisation et de désorganisation.

s'inscrire au sein d'un corps social accordé, se traduisent par l'émergence de comportements individuels de rupture pouvant prendre des formes agressives et violentes.

Le principe explicatif du couple organisation/désorganisation mis en avant par Thomas et Znaniecki dans *Le Paysan polonais* sera souvent repris dans les travaux de l'Ecole de Chicago et au-delà, comme le sera également le fondement épistémologique et méthodologique de leur démarche, qui consiste à rechercher dans la parole des acteurs sociaux eux-mêmes les matériaux les plus appropriés à la compréhension de la réalité sociale.

### ***La définition de la situation***

Sur le plan méthodologique, les travaux de l'Ecole de Chicago relèvent d'une même démarche d'enquête sur le terrain et d'une attitude d'observation, qui pour n'être pas toujours participante (on comprend que certaines situations s'opposaient à ce qu'elle le fût), implique une relation directe du chercheur à son objet d'étude. Précurseurs de l'ethnométhodologie<sup>20</sup>, les sociologues de Chicago, s'ils ne problématissent guère l'implication du chercheur sur son terrain, en appellent à toutes les ressources d'une sociologie empirique qui construit son objet à partir de la collecte directe des *informants* : recueil et recoupements d'observations menées sur le long terme par un chercheur qui, autant que faire se peut, est en situation d'*immersion* dans le milieu qu'il étudie<sup>21</sup>, recours aux témoignages des acteurs eux-mêmes et aux *documents personnels*, déclinés sous toute la variété de leurs aspects : entretiens, récits oraux, lettres, autobiographies. L'histoire de la sociologie retiendra cette attention accordée à la parole des acteurs sociaux comme le garant et le symbole de la démarche qualitative.

Sans la théoriser de manière explicite, les sociologues de Chicago reprennent à leur compte comme une sorte d'allant-de-soi la *sociologie compréhensive* à laquelle la réflexion épistémologique de Weber et de Simmel avait donné son fondement et que l'oeuvre de Dilthey, par la place centrale qu'elle assigne au *comprendre* dans la constitution d'une *science de l'esprit*, avait en quelque sorte annoncée.

Mais bien d'autres influences ont convergé pour faire de l'enquête sur le terrain et du recueil de documents personnels les principes fondateurs des travaux de l'Ecole de Chicago. Dans leur démarche d'enquête sur le terrain, les sociologues de Chicago avaient été précédés par les mouvements de réformisme social qui, dans le cadre des actions caritatives ou

---

<sup>20</sup>La filiation entre l'Ecole de Chicago et l'ethnométhodologie est clairement affirmée par Georges Lapassade in LAPASSADE Georges (1991), *L'Ethnosociologie*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. «Analyse institutionnelle» et COULON Alain (1996 4ème éd. corrigée, 1ère éd. 1987), *L'Ethnométhodologie*, PUF, «coll. Que Sais-je ?).

<sup>21</sup>Le cas de N. Anderson, l'auteur de *The Hobo*, est particulièrement significatif, puisque, ancien ouvrier vagabond lui-même, il fut recruté par Park comme étant particulièrement à même d'étudier le milieu auquel il avait appartenu.



humanitaires initiées par les églises protestantes, avaient mobilisé, en Angleterre d'abord puis aux Etats-Unis, des franges de la classe bourgeoise à l'endroit de populations socialement et économiquement défavorisées. Si ce souci réformiste n'est plus de mise avec la deuxième génération des sociologues de Chicago, si Park va jusqu'à déconseiller à ses étudiants de s'engager dans les mouvements de protestation politique et leur enjoint d'observer une stricte attitude scientifique à l'endroit de leur terrain d'étude, il n'en reste pas moins que la sociologie en elle-même est créditée du pouvoir de fournir aux responsables politiques la connaissance de la réalité sociale qui leur permettra de mettre en oeuvre les solutions appropriées aux problèmes que connaît la société.

La démarche anthropologique, telle qu'elle s'était illustrée dans les années 1880 avec les travaux de Boas sur les Inuits ou les Indiens, offrait le modèle d'une science empirique qui, pour suppléer à l'absence de tout repère dans la culture étudiée, et en particulier à l'ignorance de la langue, avait promu *le terrain* comme objet scientifique à construire. La compréhension d'une culture profondément différente ne pouvait s'établir qu'à partir de l'observation directe de ses modes de vie individuels et collectifs et devait nécessairement faire appel à des *informateurs* locaux capables de fournir les éléments de relation et de signification permettant d'en percevoir l'unité signifiante. Pour les fondateurs de l'Université de Chicago et leurs successeurs, la sociologie et l'anthropologie, réunies dans le même département, ne constituent pas des disciplines fondamentalement distinctes. Dans son texte-manifeste sur *La Ville*, Park revendique cette homologie méthodologique et en appelle à l'élargissement des démarches des anthropologues aux milieux de la modernité urbaine : «*Jusqu'ici, l'anthropologie, la science de l'homme, s'est consacrée principalement à l'étude des peuples primitifs. Mais l'homme civilisé est un objet de recherche tout aussi intéressant, sans compter qu'il est plus facile à observer et à étudier. (...) Les mêmes méthodes d'observation patiente que des anthropologues comme Boas et Lowie ont mis en oeuvre pour étudier la vie et les manières d'être des Indiens d'Amérique du Nord peuvent s'appliquer de façon encore plus fructueuse à l'étude des coutumes, des croyances, des pratiques sociales et des conceptions générales de la vie qui règnent dans le quartier de Little Italy ou dans le bas quartier du Nord Side à Chicago j(...)*»<sup>22</sup>.

Un autre facteur important tient à la conception générale que partagent les sociologues de Chicago quant à la nature de la réalité sociale, et par conséquent à la manière de l'appréhender. L'influence de Simmel et sa définition de la société comme produit des interactions individuelles ont été ici prédominantes<sup>23</sup>. La société ne se résume pas aux ensembles collectifs

---

<sup>22</sup>PARK Robert Erza (1925), *La Ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain*, in GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac (1984), *op. cit.*, p. 81.

<sup>23</sup>On appréciera l'influence de Simmel dans cette définition des tâches que Thomas et Znaniecki assignent à la science sociale : «*...étant donné que la vie sociale concrète n'est concrète que pour autant qu'on l'envisage parallèlement à la vie individuelle qui est à la base des événements sociaux, étant donné que l'élément personnel est un facteur constitutif de tout fait social, la science sociale ne saurait demeurer à la surface du devenir social, là où certaines écoles souhaiteraient la voir se cantonner, et doit au contraire accéder aux expériences et aux*

que sont les institutions. Si les institutions ont une existence que l'on finit pas croire autonome, c'est parce que l'on a oublié qu'elles sont le produit des relations interindividuelles qui constituent le véritable agent créateur de la réalité sociale. Cette reconnaissance de la dimension individuelle de l'être social correspondait d'ailleurs à l'idéologie d'une société qui a fait de la figure de *l'homme qui se fait par lui-même* un de ses mythes fondateurs. Les positions de Simmel et les premiers travaux de microsociologie qui en découlaient avaient trouvé un relais sur le sol américain dans les travaux de C. H. Cooley et de G. H. Mead, dont la théorie de la constitution de la personnalité annonce l'interactionnisme symbolique. L'Ego, c'est-à-dire le moi constitué, le *Self*, n'existe que par la société, comme la société n'existe que par les individus qui la composent. Le monde social est intérieur au sujet et les objets qui le constituent n'ont d'existence que dans l'esprit d'un sujet qui se les représente. La personnalité se construit dans les relations d'interaction et de communication avec les autres. Le *Je* n'existe que dans un rapport à un *Tu* ou à un *Il*, selon un jeu de regards et de miroirs où l'image identitaire que chaque individu se fait de lui-même se construit en fonction du regard des autres (*looking-glass self*). L'organisation et l'unité du soi sont ainsi liées à un processus incessant d'intériorisation de la société qui n'est rien d'autre selon Mead que la figure collective de *l'autrui généralisé*.

Sans en reprendre nécessairement la terminologie, les sociologues de Chicago vont s'appuyer sur de telles analyses pour développer une conception interactive de l'individu et de son environnement et pour faire du sujet individuel et des significations qu'il donne à ses comportements la source principale de la compréhension de la réalité sociale. C'est la notion de *définition de la situation* qui rend le mieux compte de cette prise en compte du sujet, non seulement comme *informateur*, - témoin privilégié ou spécimen représentatif - , mais comme acteur infléchissant et construisant la réalité sociale selon le rapport de représentation et de signification qu'il entretient avec elle. Dans l'introduction au récit de vie de Wladek Wiszniewski qui forme le troisième volume du *Paysan polonais*, Thomas et Znaniecki précisent ainsi le rapport de l'individu à son milieu : «*Dans cette interaction continue entre l'individu et son environnement, on ne peut dire ni que l'individu est le produit de son milieu, ni qu'il produit son milieu ; ou plutôt, on peut dire les deux choses à la fois. Car l'individu ne peut en effet se développer que sous l'influence de son environnement, mais d'un autre côté, il modifie cet environnement au cours de son développement en définissant des situations et en leur trouvant des solutions en rapport avec ses aspirations et ses tendances. Son influence sur l'environnement peut n'être qu'à peine perceptible socialement et n'avoir que peu d'importance pour les autres, mais elle est importante pour lui-même puisque, comme on l'a dit, le monde dans lequel il vit n'est pas le monde tel que le voit la société ou l'observateur*

---

*attitudes humaines réelles qui constituent la réalité sociale pleine et entière, vivante et active, au-dessous de l'organisation formelle des institutions sociales, ou derrière les phénomènes de masse traités statistiquement qui ne sont rien d'autre en soi que des symptômes d'un processus causal inconnu et ne peuvent servir que de bases provisoires à des hypothèses sociologiques.*» in THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 49.

*scientifique, mais le monde tel qu'il le voit lui-même.»*<sup>24</sup> Tout comme les comportements individuels doivent être appréciés à l'aune des significations que leur donnent leurs auteurs, les réalités collectives doivent être rapportées aux représentations construites par les acteurs sociaux. Ce que l'on a appelé le théorème de Thomas formule de manière lapidaire la relation de la définition de la situation par les sujets individuels à la réalité sociale : *«Quand les hommes définissent des situations comme réelles, elles deviennent réelles dans leurs conséquences.»* Quand des hommes en tiennent d'autres pour des êtres inférieurs, leur prêtent une intelligence subalterne ou des attitudes asociales, ces derniers sont enclins à conformer leurs comportements au discours qui leur est renvoyé, tout comme les élèves réputés mauvais se conduisent en mauvais élèves tandis que ceux que l'on tient pour bons le sont effectivement. Le processus de *la prophétie qui se réalise (self fulfilling prophecy)*, formulé par Robert K. Merton à partir de la notion de définition de la situation, restera un modèle essentiel de l'analyse et de la compréhension des relations sociales.

### **Le recours aux documents personnels : Wladek, Stanley et autres récits**

Si les sujets individuels sont les acteurs de la réalité sociale, s'ils la produisent autant qu'ils en sont le produit<sup>25</sup>, la compréhension de cette réalité ne peut être mieux assurée que par ces mêmes acteurs et par ce qu'ils disent sur la manière dont ils perçoivent et définissent eux-mêmes la réalité de leur situation. On rassemblera donc les matériaux d'une telle définition de la situation en sollicitant les points de vue et les témoignages personnels au sein de la population étudiée. L'originalité de l'Ecole de Chicago est d'avoir accordé une importance toute particulière, parmi les documents personnels, aux documents biographiques, lettres ou récits de vie : *«On peut affirmer sans risque de se tromper, écrit Thomas, que les récits de vie personnels, aussi complets que possibles, constituent le type parfait de matériau sociologique, et que si la science sociale est amenée à recourir à d'autres matériaux quels qu'ils soient, c'est uniquement en raison de la difficulté pratique qu'il y a actuellement à disposer d'un nombre suffisant de tels récits pour couvrir la totalité des problèmes sociologiques, et de l'énorme quantité de travail qu'exige une analyse adéquate des tous les matériaux personnels nécessaires pour caractériser*

---

<sup>24</sup>THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 62.

<sup>25</sup>*«...une science sociale nomothétique n'est possible que si tout devenir social est envisagé comme le produit d'une interaction continue entre conscience individuelle et réalité sociale objective. Dans cette relation, la personnalité humaine est un facteur produisant sans cesse l'évolution sociale en même temps qu'elle est un résultat sans cesse produit par elle, et cette relation double s'exprime dans tout fait social élémentaire : pour la science sociale, il ne saurait y avoir de changement social qui ne soit l'effet commun de valeurs sociales préexistantes et d'attitudes individuelles agissant sur celles-ci, ni de changement dans la conscience individuelle qui ne soit l'effet commun d'attitudes individuelles préexistantes et de valeurs sociales agissant sur celles-là.»* THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 45.

la vie d'un groupe social.»<sup>26</sup> Thomas a laissé se répandre la version légendaire de la «révélation» qu'il aurait eue de l'importance des documents personnels : se promenant dans une ruelle du quartier polonais, il aurait échappé de justesse à un sac de détritus lancé d'une fenêtre et dont se serait échappée une liasse de lettres qu'il ramasse et emporte. C'est à la lecture de ces lettres, écrites en polonais, qu'une jeune élève-infirmière adresse à son père et qui traitent essentiellement d'affaires de famille, que Thomas aurait formé l'idée de recueillir des matériaux personnels pour son étude sur l'immigration polonaise<sup>27</sup>. Ce récit, en forme de *pomme de Newton* de la sociologie, n'est évidemment pas fortuit et met en place tous les ingrédients d'un mythe fondateur où les poubelles tombées du ciel révèlent les secrets du savoir à qui est apte à en déchiffrer les signes. Quoiqu'il en soit de son origine réelle, Thomas donnera une suite très concrète à sa découverte : par voie de petites annonces et contre une modeste rétribution, il rassemble 754 lettres échangées entre des immigrants polonais de Chicago et leurs familles restées en Pologne. Regroupées par thèmes dans *Le Paysan polonais*, ces lettres, annotées et commentées, sont introduites par la longue description que font Thomas et Znaniecki de la vie paysanne polonaise. Elles constituent des documents de première main sur la manière dont les immigrants perçoivent et interprètent les situations qu'ils vivent et elles éclairent des comportements qui ne trouvent leur explication qu'en relation avec les attentes et les pressions des groupes d'origine. On s'aperçoit ainsi que, pour maints domaines de la vie quotidienne, les conduites et les décisions des immigrants à Chicago font l'objet de discussions et de tractations avec les membres de la communauté familiale en Pologne et sont largement infléchies soit par les réactions qu'elles suscitent soit par anticipation de ces réactions.

Si la correspondance privée permet, de par sa nature même, de réinscrire dans un contexte interactionnel, - ici celui de l'immigrant polonais et de son groupe d'origine -, les propos et les actions des signataires, le récit de vie répond dans l'esprit des auteurs du *Paysan polonais* à une autre fonction, qui nous semble ne pas avoir été assez relevée. Il faut ici rappeler, avec les origines protestantes de l'Université de Chicago et de ses premiers collaborateurs, le rôle dévolu aux écrits autobiographiques dans la tradition protestante de l'examen de soi. On ne peut s'empêcher de penser que le recours aux *récits de vie personnels* (c'est l'expression utilisée par Thomas) correspond à une sécularisation à visée scientifique, - nous dirions volontiers à une «sociologisation» -, d'une pratique encore répandue dans la société puritaine américaine. Plus

---

<sup>26</sup>THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 46.

<sup>27</sup>Dans une notice autobiographique écrite en 1927, mais qui ne sera publiée qu'en 1973 dans *l'American Journal of Sociology*, Thomas donne une version de sa découverte sans doute plus proche de la vérité : «C'est, je pense, en relation avec *Le Paysan polonais* que je devins identifié avec les histoires de vie et les méthodes de documentation. Ici, encore, je suis peut-être en train de schématiser outrageusement, mais je situe l'origine de mon intérêt pour les documents personnels dans une longue lettre ramassée un jour de pluie dans une allée derrière ma maison ; une lettre écrite par une jeune fille qui suivait un enseignement à l'hôpital, adressée à son père et concernant les relations et les disputes dans la famille. Je ressentis alors que l'on apprendrait beaucoup si l'on disposait d'un nombre important de lettres de cette sorte.» Cité dans THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 37.

largement, les sociétés marquées par le protestantisme, dans ses versions rigoristes, contribuent certainement à développer une forme particulière du rapport de l'individu à la collectivité sociale, calquée sur la relation de l'homme à Dieu : l'être individuel est responsable de lui-même et de ses actes dans son existence sociale, comme il l'est devant Dieu dans son existence spirituelle. Dans ce contexte, l'autobiographie apparaît comme une forme d'examen de soi, dans lequel l'homme fait le compte de sa vie. Le privilège accordé au récit de vie comme matériau sociologique repose sur le pouvoir spécifique que Thomas et Znaniecki reconnaissent au récit écrit d'ordonner et de rapporter les moments d'une vie selon les attitudes et les valeurs auxquelles participe son auteur, et de comprendre de l'intérieur, c'est-à-dire dans la manière dont ils retentissent sur les individus et dont ceux-ci y réagissent, les événements sociaux et les institutions auxquels l'existence individuelle est mêlée : *«...il est clair que lorsqu'il s'agit de déterminer des données sociales simples - des attitudes et des valeurs - les récits de vie personnels nous offrent l'approche la plus exacte qui soit. Une attitude telle qu'elle se manifeste dans un acte isolé est toujours sujette à l'erreur d'interprétation, mais ce danger diminue dans la mesure même où augmente notre capacité de mettre cet acte en rapport avec les actes passés du même individu. Une institution sociale ne peut être pleinement comprise que si l'on ne se limite pas à l'étude abstraite de son organisation formelle et si l'on analyse au contraire la manière dont celle-ci émerge dans l'expérience personnelle des divers membres du groupe en même temps qu'on suit à la trace l'influence qu'elle peut avoir sur leur vie. La supériorité des récits de vie sur tout autre type de matériau pouvant donner lieu à l'analyse sociologique apparaît d'ailleurs avec une évidence particulière lorsque l'on passe de la mise en évidence de données simples à la détermination des faits, car il n'est pas de manière plus sûre et plus efficace de repérer parmi les innombrables antécédents d'un événement social les causes réelles de cet événement que celle qui consiste à analyser le passé des individus par l'intermédiaire desquels cet événement se produit.»*<sup>28</sup> Au-delà de la garantie d'ordre méthodologique offerte par l'histoire d'une vie au regard des possibilités d'erreur liées à l'interprétation de faits isolés, sont ici affirmées d'une part la dimension spécifique du récit de vie en tant qu'il articule dans un ensemble relié les moments d'une existence, et d'autre part la possibilité de fonder sur la spécificité de ce matériau personnel une analyse compréhensive des faits sociaux. Le récit de vie permet de donner à la notion de définition de la situation l'épaisseur et la signification historiques qui lui manquent lorsqu'elle est réduite à l'énoncé *hic et nunc* de la situation du sujet. Il permet de refaire, avec l'histoire du sujet, celle des institutions, au sens très large, auxquelles sa vie a été mêlée : institutions communautaires, familiales, éducatives ; institutions économiques, sociales, politiques. Mais aussi des transformations, des déséquilibres, des ruptures qui, affectant ces institutions, ont retenti sur la vie du sujet. Le récit de vie donne à saisir indissociablement, dans la perspective d'un passé recomposé, le sujet individuel et l'être social. C'est dans cet esprit de compréhension à la fois diachronique et

---

<sup>28</sup>THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 47.

synchronique, idiosyncrasique et sociologique, que s'inscrit le recueil de récits de vie par les sociologues de Chicago, à commencer par le premier d'entre eux, celui de Wladek Wisniewski dans *Le Paysan polonais*.

Wladek Wisniewski, rencontré à la suite de la campagne d'annonces passées par Thomas dans les journaux polonais, écrivit son autobiographie à la demande de Znaniecki. Des quelques feuillets livrés au départ et qui déterminèrent Thomas et Znaniecki à voir en Wladek un sujet représentatif de l'émigré polonais d'origine paysanne, le récit finit par atteindre plus de trois cents pages dans la version pourtant réduite qu'en donne *Le Paysan polonais*. Le récit de Wladek rapporte les étapes et les expériences de la vie d'un homme né et grandi dans une communauté villageoise traditionnelle et que les transformations de la société polonaise extraient de son milieu d'origine et vouent à une forme d'errance professionnelle et affective. Allant de ville en ville, exerçant divers métiers (boulangier, gendarme), ne restant jamais bien longtemps chez le même patron, passant d'une relation amoureuse à une autre, Wladek vit sa vie sur le mode d'une rupture continuelle, sans que soient affectés pour autant le caractère positif de son rapport au monde et l'image plutôt assurée qu'il se fait de lui-même. Wladek semble avoir intégré l'instabilité comme une des composantes de son existence et comme une des règles de la vie sociale. Aussi l'émigration vient-elle s'inscrire de manière presque naturelle dans le cours d'une vie vouée à de perpétuels *déplacements*. Elle n'apporte d'ailleurs pas de solution aux vicissitudes de son existence : d'abord engagé, comme beaucoup d'immigrants polonais, aux abattoirs de Chicago, il perd son travail, connaît les misères du chômage alors qu'il vient de se marier et que sa femme est enceinte, avant de rencontrer le *docteur Znaniecki*. Le récit de Wladek constitue un remarquable matériau biographique, dont les qualités littéraires étonnent de la part d'un homme qui n'a connu qu'une scolarité très courte. Wladek Wisniewski a un art certain de la construction et de la mise en scène narratives, il sait évoquer les lieux et les personnages, a une intuition très sûre de l'épisode, du tableau, de la scène dialoguée, et use d'une écriture simple et efficace qui sert pleinement son projet. Ces qualités narratives et stylistiques font de l'autobiographie de Wladek un récit qui retient véritablement son lecteur.

On peut regretter cependant que les commentaires de Thomas et Znaniecki suscités par ce récit, tout en en reconnaissant la valeur littéraire, n'aient pas fait droit à sa singularité et soient restés en deçà des intentions affichées des auteurs et du rôle central qu'ils accordent au récit de vie dans l'analyse sociologique. Ainsi que le leur reprochera plus tard Blumer<sup>29</sup>, plutôt que d'analyser le très riche matériau dont ils disposaient à partir de ses propres lignes de force, Thomas et Znaniecki se servent du récit de Wladek pour confirmer des hypothèses préétablies. Pour les auteurs du *Paysan polonais*, le récit de Wladek est l'occasion d'illustrer leur théorie des personnalités sociales, théorie qu'ils justifient par la nécessité de catégoriser les

---

<sup>29</sup>BLUMER Herbert, *Critiques of Research in the Social Sciences*, 1 : *An Appraisal of Thomas and Znaniecki's «The Polish Peasant in Europa and America»*, New York, Social Sciences Research Council, Bulletin 44, 1939.

comportements individuels pour atteindre un niveau de généralisation scientifique. Selon cette catégorisation, les comportements humains peuvent être rapportés à trois types principaux, le *Bohème*, le *Philistin* et le *Créatif*<sup>30</sup> et à deux tendances universelles, «*le désir d'expérience nouvelle*» et le «*désir de stabilité*»<sup>31</sup>. Ces types et tendances peuvent se rencontrer simultanément ou successivement chez un même individu selon les situations et les époques de sa vie. Soumis aux filtres de ces classifications, les comportements et les décisions de Wladek font l'objet de la part de Thomas et Znaniecki de commentaires et de jugements forcément réducteurs.

Les récits de vie, malgré la valeur emblématique qu'ils ont pu prendre pour l'Ecole de Chicago, n'ont constitué le plus souvent qu'un document annexe, associé à d'autres types de documents personnels, complété et recoupé par des témoignages parallèles ou par les observations des sociologues eux-mêmes. Sur l'ensemble des monographies recensées, seules sept d'entre elles font appel de façon significative au récit de vie. La plus connue d'entre elles est celle que Clifford Shaw a consacrée à la délinquance juvénile en recueillant le récit de vie de Stanley, jeune voleur professionnel, dans *The Jack-Roller*<sup>32</sup>. La démarche suivie par Shaw illustre de façon très démonstrative la perspective de *définition de la situation* dans laquelle il se place : ayant rencontré Stanley à l'âge de seize ans en prison, il entreprend avec lui une série d'entretiens à partir desquels il établit une sorte de notice biographique reprenant dans l'ordre chronologique les événements de la vie du jeune délinquant. Lorsque Stanley sort de prison, Shaw lui demande de «*donner une description détaillée de chaque événement, de ses circonstances et de ses réactions personnelles à l'expérience*»<sup>33</sup>. L'autobiographie que Stanley écrivit de cette façon avec l'aide de Shaw décrit ainsi le milieu, les conditions de vie, les étapes de la carrière d'un jeune voleur, vécus et ressentis de son propre point de vue, selon ses propres valeurs et attitudes, et constitue une vision de l'intérieur du monde de la délinquance. Le récit de Stanley, qui apparaît en annexe de l'étude de Shaw sur la délinquance, est lui-même recoupé et en quelque sorte vérifié par des documents parallèles.

Autant qu'une valeur heuristique, le récit de vie aura pris pour l'Ecole de Chicago une valeur pédagogique et didactique. Jean Peneff rappelle que Park et Burgess demandaient aux futurs étudiants du département de sociologie de rédiger leur autobiographie et c'est seulement après s'être acquittés de cette tâche qu'ils avaient la possibilité de s'inscrire à leurs cours. Les

---

<sup>30</sup>Le *Bohème*, caractérisé par la dimension instable et informe de sa personnalité, est ouvert à toutes les influences extérieures et aux possibilités multiformes d'évolution qu'elles impliquent ; le *Philistin* est enfermé dans des attitudes rigides qui lui rendent très difficiles tout changement et toute évolution de lui-même et du monde extérieur ; le *Créatif*, au caractère bien établi et organisé, met en oeuvre des activités productrices par lesquelles il construit et régule son propre développement.

<sup>31</sup>THOMAS W. I., ZNANIECKI F. (1998), *op. cit.*, p. 63.

<sup>32</sup>SHAW C. R. (1930), *The Jack-Roller : A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, University of Chicago Press, 1966, 2ème édit., avec une introduction de H. Becker. Un Jack-Roller est un «détrousseur d'ivrognes».

<sup>33</sup>Cité par COULON Alain (1992), *op. cit.*, p. 66.

deux professeurs partaient du principe que pour devenir sociologue et comprendre les milieux sociaux, il fallait tout d'abord commencer par prendre conscience de sa propre inscription sociale et pour cela faire son histoire de vie et celle de sa famille<sup>34</sup>. Une démarche pédagogique de ce type donne la première place à l'*expérience* dans la voie qui mène à la connaissance et témoigne d'une certaine tradition protestante de l'écrit personnel comme moyen d'investigation de soi. Les devoirs trimestriels que les étudiants devaient fournir<sup>35</sup> étaient des études de terrain pour lesquelles ils rédigeaient un compte-rendu détaillé de l'observation effectuée, complété par des plans et des cartes et par des biographies synthétiques de trois ou quatre pages sur les personnes qu'ils jugeaient significatives. Ces travaux avaient plusieurs fonctions : ils obligeaient les étudiants à se confronter à leur terrain de manière empirique (repérage et négociation d'entrée) et à développer des stratégies communicationnelles avec des individus de langues (argot, langues non anglaises) et de cultures différentes (classes populaires ou classes supérieures) ; les récits de vie recueillis étaient destinés à la lecture de tous les étudiants qui les faisaient alors circuler et la diversité des trajectoires de vie dont ils prenaient connaissance élargissait l'horizon de leur compréhension des milieux sociaux : ils comprenaient comment les individus perçoivent les situations, quelles réponses ils donnent aux événements de la vie, comment ils gèrent leurs rapports interindividuels et intergroupaux, sur quelles représentations et sur quelles valeurs ils construisent leur rapport au monde. Le recours propédeutique au récit de vie s'inscrivait ainsi dans une démarche que nous appellerions aujourd'hui autoformatrice et visait à développer une attitude et une compétence de compréhension herméneutique de soi-même et des autres.

À la même époque, Studs Terkel développe une forme journalistique de reportage fondée sur les entretiens biographiques. Le terkélisme connaîtra une très grande vogue et jouera lui aussi un rôle pédagogique auprès du public américain en lui présentant sous une forme condensée des milieux à la fois proches de lui et qu'il ne connaît pas. Deux livres rassemblant de tels récits de vie connaîtront un grand succès : *Hard Time : an Oral History of the Great Depression*<sup>36</sup> et *Division Street : America*<sup>37</sup>. La démarche de Studs Terkel, lors de la «reconstitution» écrite qu'il donne des entretiens, consiste à conserver les caractéristiques du langage oral de ses informateurs, tout en procédant à des coupes et à des remontages qui évitent les longueurs et les répétitions. Les lecteurs peuvent ainsi croire être mis directement en contact

---

<sup>34</sup>PENEFF Jean (1990), *La Méthode biographique*, Paris, Armand Colin. Un deuxième temps de l'initiation consistait pour Park à aller avec ses étudiants dans les endroits-clés de Chicago comme la Bourse, les hôtels mal famés, les salles de lecture publiques ou le hall des grands journaux. Les étudiants venaient très souvent de milieux protégés et n'avaient pas grande connaissance du monde social.

<sup>35</sup>Ils existent encore sous forme d'archives à la bibliothèque de l'Université de Chicago.

<sup>36</sup>TERKEL Studs (1968), *Hard Times, an Oral History of the Great Depression*, Panteon Book. Traduction française TERKEL Studs (1976), *Gagner sa croûte*, Paris, Fayard.

<sup>37</sup>TERKEL Studs (1967), *Division Street, America*, Panteon Book.. Traduction française TERKEL Studs, (1968), *Chicago carrefour de la solitude*, Paris, Fayard.



avec des existences très étrangères à la leur et qu'ils côtoient pourtant quotidiennement, percevant d'autant mieux la complexité des trajectoires des habitants de leur ville. L'exemple de Terkel sera largement suivi, - au risque quelquefois de dérapage et d'exploitation médiatiques -, et sera à l'origine d'un journalisme d'investigation sociologique et de tout un mouvement éditorial dont on retrouvera l'équivalent en Europe dans les années 1970, au moment où les histoires de vie connaîtront leur deuxième période de floraison sociologique.

## **De l'interactionnisme symbolique à l'ethnométhodologie**

L'École de Chicago portait en germe une double descendance, destinée à retentir différemment sur l'approche des histoires de vie en sciences humaines. La première, développée aux États-Unis dans le cadre de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie, s'attache à examiner, à partir de la notion de définition de la situation, comment le monde du sujet se construit dans sa parole et elle accorde une place centrale aux modalités et aux effets de la production du discours. La seconde, plus spécifiquement européenne, empruntant les démarches qualitatives des sociologues de Chicago, cherchera dans les histoires de vie un matériau représentatif des attitudes et des valeurs liées à des appartenances de classe ou relevant de catégories socio-professionnelles spécifiques.

Prolongeant l'œuvre de G.H. Mead auquel il succède en 1933 à la tête du département de psychologie sociale de l'Université de Chicago, Herbert Blumer assigne à sa discipline l'étude des *situations* telles qu'elles sont vécues et définies par les acteurs sociaux. La prise en compte de la notion de situation s'oppose à la fois à une conception essentialiste de l'individu et à une conception purement déterministe du milieu et renvoie aux opérations de construction réciproque qui définissent la relation de l'individu à son environnement social. L'*interactionnisme symbolique* postule que, de même que l'individu se construit dans des actes sociaux d'interrelation et de communication, la réalité sociale est le produit des interactions individuelles. Ces interactions s'effectuent sur la base de *gestes significatifs* par lesquels les individus sont capables d'imaginer les réponses qu'ils peuvent attendre des autres, de calquer et de moduler leurs actions selon celles d'autrui, de définir les rôles qui vont être les leurs. Étendus à une pluralité d'individus, ces gestes significatifs deviennent des *symboles* que Mead définit comme des «*stimulus ayant une signification et une valeur apprises pour des gens qui réagissent en fonction de ces significations et valeurs*»<sup>38</sup> et qui permettent à chaque acteur social de comprendre les échanges, de prévoir les comportements et de se situer lui-même à l'intérieur du groupe dont il partage le *langage*. C'est donc en interaction avec d'autres, parce qu'ils

---

<sup>38</sup> MEAD G. H. (1932), *Main, Self, and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, C. W. Morris, Chicago, University of Chicago Press.

partagent des systèmes symboliques communs, que les hommes peuvent assigner du sens aux objets, aux situations, aux signes qui les entourent. Mais la signification que les acteurs donnent à leurs actes et à leur situation n'est jamais définitivement acquise. Prise dans la mouvance des situations et des variables de la communication, elle est le fruit de continuel ajustements et négociations qui soumettent les interactions sociales à des opérations toujours renouvelées d'interprétation. La tâche du sociologue est dès lors de chercher à reconstruire ces interprétations : «*Pour comprendre le processus d'interprétation, écrit Blumer, le chercheur doit prendre le rôle de l'acteur dont il se propose d'étudier le comportement, étant donné que l'interprétation est donnée par l'acteur.*»<sup>39</sup>

L'ethnométhodologie va précisément prendre pour objet la manière dont les acteurs sociaux se font eux-mêmes les interprètes de leur propre réalité sociale, en étudiant les «méthodes» qu'ils mettent en oeuvre d'une manière pratique et commune pour répondre aux situations de tous les instants auxquelles ils sont confrontés. Influencé par Husserl, Alfred Schütz, sociologue viennois réfugié aux Etats-Unis à la veille de la seconde guerre mondiale, avait développé dans un ouvrage paru en 1932 un point de vue phénoménologique sur la perception du monde social<sup>40</sup> : de même que nous rencontrons le monde naturel comme un donné objectif qui nous préexiste, nous résiste et auquel nous devons ajuster nos comportements, nous percevons la réalité sociale comme une structure ordonnée et organisée, indépendante de nous-mêmes, et nous adaptons nos conduites à la perception (au *pré-jugé*) que nous avons du monde social. Dans ce rapport d'objectivation à la réalité sociale, nous usons de procédures d'*idéalis*ation (interchangeabilité des points de vue, conformité des systèmes de pertinence) qui nous permettent de dépasser la singularité intransmissible de notre expérience subjective pour postuler «à toutes fins pratiques» l'identité de nos expériences avec celles d'autrui. Schütz reprend la réflexion de Weber sur le *Verstehen* (le *Comprendre*) en l'examinant sous l'angle des réponses qu'y apporte le sens commun et en proposant l'étude des procédures selon lesquelles l'individu donne un sens à ses actions et à celles des autres dans sa vie la plus quotidienne et la plus machinale. Précurseur de l'ethnométhodologie, Schütz affirme, dans une formule destinée à un bel avenir, que «*nous sommes tous des sociologues à l'état pratique*», signifiant ainsi qu'en face de la sociologie savante, de ses hypothèses, de ses modèles et de ses constructions, il existe une sociologie profane et commune, celle que tous, sociologues et non-sociologues, nous mettons incessamment en oeuvre dans les activités les plus courantes de la vie ordinaire et par laquelle nous construisons notre compréhension de la réalité sociale<sup>41</sup>. Pour reprendre en le déformant quelque peu le titre sous lequel ont été présentés en traduction

---

<sup>39</sup> BLUMER H. (1969), *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, p. 4.

<sup>40</sup> SCHÜTZ A. (1932, 2e éd. 1960), *Der Sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Wien, Springer.

<sup>41</sup> Schütz définit la réalité sociale comme «*la somme totale des objets et des événements du monde culturel et social, vécu par la pensée de sens commun d'hommes vivant ensemble de nombreuses relations d'interaction*». Cité par COULON Alain (1987), *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je ?», p. 8.

française des extraits de l'oeuvre de Schütz<sup>42</sup>, nous sommes tous des *chercheurs du quotidien*, appliqués à tout instant à classer, à ordonner, à prévoir, à interpréter, en un mot à mettre en oeuvre une sociologie du sens commun.

On doit à Harold Garfinkel d'avoir développé au cours des années 1960 les concepts fondamentaux de l'ethnométhodologie, qu'il expose en 1967 dans son ouvrage *Studies in Ethnomethodology*<sup>43</sup>. Sur le thème essentiel des «sociologues à l'état pratique», ce qui était encore de l'ordre d'un programme spéculatif chez Schütz va devenir chez Garfinkel l'objet d'analyses destinées à décrire de façon rigoureuse les *ethnométhodes*, c'est-à-dire les savoir-faire, les procédures, les règles utilisés continuellement dans la vie quotidienne pour communiquer, interpréter, produire la réalité sociale et qui constituent une méthodologie, non conscientisée pour elle-même, de la conduite sociale. Garfinkel a rapporté comment l'étude de bandes enregistrées lors des délibérations d'un jury de tribunal avait attiré son attention sur les *raisonnements pratiques* mis spontanément en oeuvre par les jurés pour fonder leur sentiment du vrai et du faux, de la culpabilité ou de l'innocence, des circonstances atténuantes ou aggravantes, prendre leur décision *en leur âme et conscience* et formuler l'avis de leur *intime conviction*. La prise en compte de ces ethnométhodes correspond à un renversement des perspectives de la sociologie positiviste : le fait social (ici l'institution judiciaire) n'est pas une réalité objective et stable, il est le produit de l'activité des hommes (les parties en cause, les juges, les avocats, les jurés). Aux faits sociaux réifiés de la science durkheimienne, l'ethnométhodologie substitue ce que Garfinkel appelle les *accomplissements pratiques* des acteurs sociaux : «*Là où d'autres voient des données, des faits, des choses, l'ethnométhodologue voit un processus, à travers lequel les traits de l'apparente stabilité de l'organisation sociale sont continuellement créés.*»<sup>44</sup>

## **La construction du monde social dans le langage**

La production de la réalité sociale par les acteurs est observable et descriptible à travers les systèmes symboliques qu'ils mettent en oeuvre tant comme moyens de déchiffrement que comme instruments de création de cette même réalité. Si les gestes et les comportements purement physiques peuvent entrer dans la catégorie des outils signifiants, il revient au langage de constituer la principale ressource des acteurs dans le traitement, l'interprétation et la production des faits sociaux. Aussi le langage, tel qu'il s'actualise dans des actes de parole, constitue-t-il pour le sociologue un champ privilégié d'observation de la manière dont les

---

<sup>42</sup>SCHÜTZ A. (1987), *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck.

<sup>43</sup>GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.

<sup>44</sup>Cité par COULON Alain, *op. cit.*, p. 27.

acteurs construisent leur monde social. Dans les réflexions qu'elle a été amenée à conduire sur le fonctionnement social du langage, l'ethnométhodologie a mis en avant deux caractéristiques qui ont trait à la relation de la parole énoncée au contexte de son énonciation et qui sont d'une importance considérable pour toute approche pragmatique des faits de parole. La première de ces caractéristiques, désignée sous le nom d'*indexicalité*, est empruntée à la linguistique et prend acte du fait que dans une séquence énonciative (entretien, conversation), certains mots, appelés encore *déictiques* ou *embrayeurs* (shifters), ne prennent leur sens qu'indexés à la situation d'énonciation dont ils désignent, comme en les *montrant du doigt*, certains éléments : les pronoms personnels *je (nous)* et *tu (vous)*, les adverbes locaux *ici* ou *là-bas*, les adverbes temporels *hier* ou *demain* ne sont compréhensibles qu'en relation avec les personnes et le cadre spatio-temporel (l'ici et maintenant) de la situation de communication. Si la relation de complétude ainsi nouée entre le langage et le contexte énonciatif est assurée pour les locuteurs qui participent à la situation d'énonciation, il n'en est plus de même dès lors que les repères de la situation viennent à manquer (par exemple lorsqu'on enregistre un entretien sans prendre note de l'identité des interlocuteurs et des coordonnées de la situation), auquel cas les éléments indexicalisés sont voués à n'être plus que des coquilles vides. Telle est la définition, restreinte à sa dimension linguistique, de l'indexicalité. Mais les ethnométhodologues ont donné à cette notion une extension beaucoup plus large et qui dépasse de beaucoup la catégorie des seuls déictiques, en considérant le fort ancrage situationnel de la plupart des interactions langagières. Plus les échanges humains sont ordinaires et routiniers et plus ils sont indexicalisés sur des évidences et des allant-de-soi contextuels sur lesquels les partenaires de l'échange «s'entendent» sans avoir besoin de mots. Les énoncés produits dans de telles situations jouent sur l'implicite, l'allusif ou la connivence, et multiplient les rapport de dépendance au contexte, aux dépens de l'autonomie du discours. Une autre forme d'indexicalité est celle qui résulte de la variabilité à la fois sociale et personnelle qu'introduisent dans la signification et la compréhension des séquences langagières les facteurs liés à l'histoire et au milieu social des locuteurs, à leurs intentions et à la forme de leurs relations, aux enjeux de l'interaction. Au constat selon lequel les mêmes mots ne veulent pas dire la même chose pour tout le monde, on ajoutera ici la diversité d'interprétation des contextes et les divergences d'appréciation qui peuvent affecter la situation et le contenu de la communication. Le sens des mots ne pouvant ainsi jamais être abstrait de leurs conditions d'usage et d'énonciation, c'est au langage tout entier qu'il faut étendre la notion d'indexicalité et la dimension d'incomplétude qui l'accompagne. Le langage en acte, loin d'être une entité purement abstraite, manifeste les liens non solubles qu'il entretient avec la réalité sociale : le langage est pris dans le monde social comme le monde social est pris dans le langage.

Corollaire immédiat de l'indexicalité, la *réflexivité* désigne la capacité du langage à produire, en même temps qu'il le désigne, le monde du locuteur. Selon une observation commune, le langage trahit l'origine et les appartenances : parler, c'est dire son inscription

sociale, culturelle, professionnelle ; c'est faire état de goûts, d'opinions, de jugements qui se réfèrent à des conventions et à des codes reçus dans tel milieu ou dans tel groupe ; c'est énoncer des manières d'agir qui renvoient à des attitudes morales ou idéologiques. Mais en même temps qu'il décrit le monde du locuteur, le langage le fait advenir dans un acte d'institution continûment renouvelé : parler, c'est faire exister à chaque fois le cadre social, l'ordre symbolique et moral dans lesquels s'inscrivent nos actes. «*Dans le cours de nos activités ordinaires, écrit Alain Coulon, nous ne prêtons pas attention au fait qu'en parlant nous construisons en même temps, au fur et à mesure de nos énoncés, le sens, l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire à ce moment-là.*»<sup>45</sup>

Les *accomplissements pratiques* des acteurs sociaux, c'est-à-dire les réponses ajustées qu'ils apportent en termes d'actions aux situations de la vie sociale, obéissent à une caractéristique que les ethnométhodologues ont décrite sous le terme d'*accountability* : ces activités sont *descriptibles (accountable)*, c'est-à-dire qu'elles peuvent être analysées et rapportées en termes d'intelligibilité et de rationalité. Les ethnométhodes sont donc des réponses structurées, construites, qui s'inscrivent dans un espace de compréhension et d'échange et permettent d'assurer la stabilité d'un ordre qui demande à être sans cesse réaffirmé et reconstitué. La description que Harold Garfinkel a fait du *cas Agnès* dans ses *Studies in Ethnomethodology* est particulièrement éclairante quant à la manière dont les rôles sociaux se construisent selon des lignes de *descriptabilité* qui présupposent dans l'esprit des acteurs leur intelligibilité et leur transmissibilité. Le cas-limite que représente l'histoire d'Agnès permet de mettre à jour l'activité incessante de construction méthodique et rationnelle de la réalité sociale à laquelle se livrent les acteurs pour faire exister la société comme un objet indépendant d'eux-mêmes. Agnès est une jeune fille de dix-huit ans, que Garfinkel rencontre dans le service du docteur Robert Stoller, psychanalyste à la polyclinique de l'Université de Los Angeles. A partir des conversations qu'il a avec elle, Garfinkel reconstitue l'histoire de la vie d'Agnès. Du point de vue de la biologie comme de l'état civil, la proposition *Agnès est une jeune fille de dix-huit ans* est fautive : Agnès ne s'appelle pas Agnès et a un sexe d'homme. Mais c'est au tour de cette dernière proposition d'être fautive, si l'on considère l'apparence aussi bien que l'identité sexuelle affichées par Agnès et l'ensemble des attitudes et des rôles qu'elle manifeste dans son comportement social quotidien. Agnès refuse d'être prise pour un transsexuel, elle ne demande pas à changer de sexe, elle consulte pour se débarrasser d'un appendice superflu qu'elle considère comme une anomalie par rapport à son appartenance sexuelle. *Femme avec un sexe d'homme*<sup>46</sup>, Agnès s'inscrit dans l'ordre *naturel* d'un monde où règne la division des sexes et elle met un zèle tout particulier à observer les normes et les rôles qui sont attachés à *son* sexe, à répondre de la manière la plus conforme aux représentations et aux attentes que se fait d'une

---

<sup>45</sup>COULON Alain (1987), *op. cit.*, p. 37.

<sup>46</sup>L'expression est de Gorges Lapassade in LAPASSADE Georges (1991), *L'Ethnosociologie*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll «Analyse institutionnelle», p 87.

jeune femme la société américaine des années 1950. Devant sans cesse réaffirmer les signes d'un accomplissement féminin de son être, Agnès exhibe dans ses moindres gestes l'ordre des sexes, la répartition des rôles masculins et féminins, les modes d'interaction entre les hommes et les femmes. En même temps qu'elle *se produit* elle-même en tant que femme en adoptant et en affichant les comportements qui obéissent au système d'intelligibilité de la division des sexes, elle *produit* l'ordre social qui intègre la division des sexes comme une de ses composantes et l'institue comme une donnée objective et naturelle. Le *cas Agnès* rend visible la façon dont les acteurs, dans l'accomplissement de leurs activités sociales, mettent en oeuvre des ethnométhodes pour rendre ces activités *accountables*, c'est-à-dire identifiables, compréhensibles, descriptibles, interprétables, et dont ils fabriquent ainsi le monde social.

Dans le prolongement de l'ethnométhodologie, s'est développé un courant particulièrement riche consacré à *l'analyse de conversation*. Harvey Sacks<sup>47</sup>, qui est l'initiateur de ce courant au milieu des années 1960, applique au domaine des interactions verbales les analyses développées par Garfinkel au niveau plus général de l'activité sociale, en particulier l'étude des méthodes selon lesquelles les acteurs construisent, perçoivent et interprètent l'ordre social. Pour Harvey Sacks, l'échange verbal est au coeur du processus de production de la réalité sociale, non en ce qu'il en serait le révélateur ou l'interprétant symbolique, mais en ce qu'il le constitue fondamentalement. La conversation peut donc être examinée comme un objet en soi et de plein droit («*the talk as an object its own right*»), non pas simplement comme un écran où seraient projetés les processus décrits par l'ethnométhodologie, mais comme le fait de production de ces processus eux-mêmes : la conversation elle-même est l'action («*The talk itself is the action*»)<sup>48</sup>. L'analyse de conversation se donne pour tâche d'étudier l'organisation séquentielle de l'échange verbal dans son indexation contextuelle : elle part du fait que l'interaction verbale procède de façon ordonnée et qu'elle possède une structure complexe organisée séquentiellement. Les participants à la conversation utilisent cette structure comme ressource fondamentale pour organiser et accomplir de façon située leurs interactions. La compétence des locuteurs à se faire comprendre et à comprendre autrui repose d'une part sur la maîtrise des règles structurelles et pragmatiques qui organisent la conversation (gérer l'enchaînement et le placement des énoncés, en particulier dans la structure séquentielle dite des paires adjacentes<sup>49</sup>, enchaîner les tours de parole, reconnaître la forme globale de la conversation, suivre le fil thématique de l'échange) et sur leur capacité à interpréter les données

---

<sup>47</sup>Harvey Sacks avait été l'élève de Erving Goffman à Berkeley et fut fortement influencé par Garfinkel. Ses cours de 1964 à 1972 ont été rassemblés dans SACKS Harvey (1992), *Lectures on Conversation*, 2 vol., Oxford, Blackwell.

<sup>48</sup>SCHEGLOFF Emanuel, introduction à SACKS Harvey (1992), *op. cit.*, p.xviii.

<sup>49</sup> Cellule structurelle de base de la conversation, la paire adjacente est une séquence de deux énoncés, produits par des locuteurs différents : au sein de cette séquence ordonnée, l'action accomplie par le premier énoncé appelle une action appropriée de la part du destinataire de l'énoncé. C'est cette structure qui organise l'enchaînement question-réponse, les échanges de salutations, le couple offre-acceptation/refus.

de l'environnement conversationnel pour produire les énoncés adéquats et comprendre à leur juste valeur les propos d'autrui<sup>50</sup>. A chaque instant les locuteurs-acteurs doivent répondre à la question pratique : «*Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?*» «*What to do next ?*». La forme et le sens de chaque acte énonciatif procèdent de l'environnement contextuel d'actes antérieurs ou concomitants et chaque acte énonciatif constitue à son tour le contexte immédiat de l'énoncé qui le suit. La parole de l'acteur est donc le fruit d'une herméneutique que la temporalité mouvante de l'interaction verbale renouvelle sans cesse et que l'arborescence potentiellement infinie des contextes<sup>51</sup> interdit de pouvoir jamais arrêter. Sur l'horizon de cette indexicalité généralisée, l'activité interprétative pratique du locuteur-acteur consiste à chaque moment de l'échange à décider à toutes fins utiles du sens ici et maintenant de l'interaction.

Les notions et les instruments de l'ethnométhodologie et de l'analyse de conversation nous semblent pouvoir constituer un apport précieux pour la description et l'analyse des récits de vie en sociologie et en formation. Au même titre que la conversation, le récit de vie peut être décrit comme un acte de production sociale : le récit de vie construit une interaction particulière, celle du couple narrateur / narrataire(s), dont la double composante constitue indissociablement l'instance énonciative. Dans le contexte de cette interaction et indexicalisé sur elle, le récit produit un *objet* qui est en même temps un acte par lequel son auteur agit sur lui-même et sur les autres, en tant que la relation qu'il fait de sa vie le constitue identitairement pour lui-même et pour autrui (ou plus exactement, dans un jeu de renvoi d'images, pour lui-même à travers le regard d'autrui). Le récit de vie doit tenir un équilibre difficile entre l'*indexicalité* qui le traverse et qui est constitutivement maximale, puisque chacun de ses énoncés s'articule sur l'expérience subjective d'un vécu singulier, et l'*accountabilité* dont il doit faire preuve, puisque, pour être compris, il doit être tenu en termes transmissibles, identifiables et intelligibles. *Etre entendu*, tel est, à tous les sens *contradictaires* du terme, le premier objectif poursuivi par l'auteur du

---

<sup>50</sup> Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer développent l'exemple suivant : «*Un énoncé du type «Qu'est-ce que tu fais ce soir ?» pourra être interprété comme une pré-invitation ou une pré-requête dans un contexte séquentiel donné ou comme une simple requête d'information dans un autre contexte. Les conséquences séquentielles de cet énoncé ne sont pas les mêmes selon l'interprétation qui aura été faite. Si le placement séquentiel a permis d'interpréter la question comme une pré-invitation, le destinataire pourra répondre «rien» s'il désire répondre positivement à l'invitation. Si au contraire il ne veut pas ou il ne peut pas accepter une telle invitation, il répondra en donnant des informations sur ses activités de la soirée. L'énoncé «Qu'est-ce que tu fais ce soir ?» n'a donc pas seulement servi à accomplir un acte, il constitue une pré-séquence, le premier élément d'une paire adjacente destiné à servir de préliminaire à une autre paire adjacente (l'invitation et son acceptation ou son refus). Dans le cas où le placement séquentiel a entraîné l'interprétation de l'énoncé comme une requête d'information, ce dernier a aussi des conséquences sur le plan séquentiel, puisque le locuteur est invité à fournir un développement thématique sur ses activités de la soirée. En répondant «rien», il indiquera qu'il ne souhaite pas initier un tel thème.» DUCROT Oswald, SCHAEFFER Jean-Marie (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, coll. «Points Essais», p. 161.*

<sup>51</sup> L'expression «*l'arborescence des contextes*» est de Hubert de Luze in DE LUZE Hubert (1996), *Ethnométhodologie morale et grammaire générative des moeurs*, Paris, Editions Loris Talmart. «*Le contexte d'un mot, d'une phrase, d'une action ne doit être que bien exceptionnellement unique. La plupart du temps il est multiple. Et chaque contexte possède un contexte, qui procède d'un autre, et ainsi de suite, sans qu'on puisse espérer trouver une limite à ce foisonnement.*» (p. 65). Cf. également DE LUZE Hubert (1999), *L'ethnométhodologie*, Paris, Anthropos.

récit : à la fois être reconnu dans sa singularité et être compris dans un acte de rationalité partagée. Cette antinomie constitutive du récit de vie ne peut se résoudre que dans la dynamique d'une interaction qui fait du narrateur et du narrataire les acteurs à part égale de l'acte énonciatif et qui permet que puisse se tenir, dans l'accomplissement d'une activité sociale commune, un langage partagé dans lequel narrateur et narrataire peuvent également se reconnaître.

Produit d'une interaction sociale, le récit existe pour le sociologue en tant qu'objet *in its own right*, ouvert à l'investigation scientifique, à l'égal des ethnométhodes reconnues par Garfinkel : il manifeste les procédures auxquelles recourt le narrateur pour rendre sa vie compréhensible à lui-même et aux autres ; ces procédures, dans la mesure où elles obéissent au principe d'accountabilité, recourent au discours sociologique ordinaire : elles font apparaître et décrivent des rôles, des attitudes, des comportements, des modes d'interrelation, des rapports à l'institution. On comprend dès lors que le sociologue professionnel puisse tirer parti de ce savoir de sens commun et y puiser les matériaux de ses formalisations et de ses constructions savantes. Cependant, dans une perspective ethnométhodologique, il est beaucoup plus intéressant de repérer les procédures de typicalisation et de schématisation selon lesquelles le narrateur construit l'histoire de sa vie en rapportant les événements, les personnes, les comportements à des fonctions, à des rôles, à des structures qui les inscrivent dans la communauté du savoir partagé d'un groupe social, d'une catégorie professionnelle, d'une appartenance culturelle.

Les phénomènes d'indexicalité et de contextualité généralisée ainsi que la reconnaissance de l'activité herméneutique à laquelle ils donnent lieu de la part des acteurs conduisent d'autre part à reconsidérer la notion d'*histoire de vie*, sous l'angle de l'extension qu'il convient de lui donner. Si l'on prend en compte la multiplicité des contextes et l'expansion de l'horizon référentiel à laquelle peut renvoyer un événement ou un énoncé, si l'on considère d'autre part la capacité proprement herméneutique de chaque acteur à rapporter chaque instant vécu au déroulement d'ensemble de sa vie, on sera tenté de considérer que la relation d'un épisode, même très ponctuel et fragmentaire, rentre dans le champ d'extension de l'histoire de vie, et même que, virtuellement, tout énoncé, rapporté à la multiplicité de ses niveaux d'indexicalité est susceptible de récapituler de proche en proche le tout d'une existence. Dans la conversation se font et se défont les histoires, dans l'instant de la parole se fabrique l'histoire de la vie.

### **Un best-seller sociologique : *Les Enfants de Sanchez***

L'approche biographique à laquelle l'École de Chicago avait en partie attaché son nom subit une éclipse à la suite de la montée en puissance de la sociologie quantitative et des travaux de l'Université de Columbia privilégiant l'enquête par questionnaires et les données statistiques.



Si la sociologie<sup>52</sup>, dans sa volonté d'être reconnue pour une discipline véritablement scientifique est amenée à quantifier les faits sociaux et à abandonner l'utilisation des documents personnels, c'est dans le champ des recherches anthropologiques que l'histoire de vie va trouver à s'illustrer de nouveau.

En 1961 paraît à New York un ouvrage qui va connaître un très grand succès, est rapidement traduit dans de nombreuses langues et qui jouera un rôle non négligeable dans le renouveau de la sociologie qualitative en Europe dans les années 1970. *Les Enfants de Sanchez*<sup>53</sup> d'Oscar Lewis rapporte les récits de vie de cinq membres d'une famille mexicaine. L'auteur s'inscrit dans un courant de l'anthropologie américaine dominé depuis les années 1930 par une approche *culturaliste* qui analyse les formes sociales en relation avec les cultures dans lesquelles elles apparaissent. En tant qu'«ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les coutumes et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société»<sup>54</sup>, la culture est un acquis social qui fait l'objet d'un apprentissage, d'une transmission et d'une transformation au cours du temps : «La culture, c'est l'hérité sociale des membres d'une société particulière.»<sup>55</sup> Ainsi entendu, le concept de culture recouvre aussi bien les formes modernes de la société urbaine industrialisée que les sociétés dites archaïques ou traditionnelles. Les anthropologues portent ainsi leurs recherches non plus sur la dimension *écologique* de la réalité sociale, ainsi que l'avait fait l'Ecole de Chicago, mais sur la culture en tant que totalité vécue par les membres d'une communauté.

Le récit de vie est utilisé par les anthropologues pour comprendre de l'intérieur et reconstituer les lignes de force de la culture qu'ils étudient. Un des plus connus de ces récits est l'autobiographie écrite par un chef indien hopi à la demande de l'anthropologue Leo Simmons et que celui-ci publiera, après l'avoir en grande partie réécrite, dans *Sun Chief* (1942)<sup>56</sup>. A l'inverse de la plupart des anthropologues tentés de faire des cultures traditionnelles leur terrain de prédilection, Oscar Lewis choisit d'aller enquêter à Mexico dans l'intention de mener une «étude en profondeur de la psychologie des gens pauvres»<sup>57</sup> et de dégager les caractéristiques

---

<sup>52</sup>Cette évolution concerne essentiellement la macrosociologie. Elle n'affecte pas les courants qui se développent dans le cadre de l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie.

<sup>53</sup>LEWIS Oscar (1986), *Les Enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, coll. «Tel». La première édition en français est parue chez Gallimard en 1963 dans la collection littéraire «Du monde entier».

<sup>54</sup>Telle est la définition classique donnée par le fondateur du culturalisme, TYLOR Edmond B. (1871), *Primitive Culture*. Cité par SIMON Pierre-Jean (1997), *op. cit.*, p. 648.

<sup>55</sup>LINTON Ralph (1936), *The Study of Man*. Cité par SIMON Pierre-Jean (1997), *op. cit.*, p. 648.

<sup>56</sup>Paru en français sous le titre DON TALAYESVA (1959), *Soleil Hopi. Autobiographie d'un Indien Hopi*, (préface de Claude Lévi-Strauss), Paris, Plon. La version française a fait disparaître le nom de Leo Simmons au profit du celui de son informateur.

<sup>57</sup>LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction p. 14.

de la «*culture des pauvres*»<sup>58</sup>. Il établit son terrain d'enquête dans la *vecindad* Casa Grande, un quartier populaire fait d'immeubles vétustes au coeur de la ville. C'est là qu'il rencontre en 1956 Jesus Sanchez, ses deux fils Manuel et Roberto et ses deux filles Consuelo et Marta, qui deviendront ses «*informants*»<sup>59</sup> et avec lesquels il développera des relations de confiance et d'amitié. Au cours de nombreux entretiens individuels, Lewis recueille de chacun d'eux son histoire de vie qu'il enregistre au magnétophone. Cet appareillage constitue une première dans l'histoire des techniques d'enquête<sup>60</sup>, de même d'ailleurs que l'utilisation de ce qu'on appellera plus tard le micro-cravate dont Lewis invente le principe pour laisser plus de liberté de mouvement à ses informants. L'intention de Lewis, en additionnant au sein d'une même famille des récits dont la matière se recoupe forcément en partie, est d'offrir une «*vision cumulative, multiple et panoramique de chaque individu, de la famille dans son ensemble et de nombreux aspects de la vie du prolétariat mexicain. (...) Cette méthode d'autobiographie à plusieurs faces tend par ailleurs à réduire l'élément d'interprétation introduit par l'enquêteur car les récits ne sont pas transmis par l'intermédiaire d'une tête de bourgeois américain, mais livrés dans les termes mêmes des protagonistes.*»<sup>61</sup> A partir de la transcription des entretiens, Lewis se livre à un important travail de sélection, de rédaction et de construction : il élimine ses propres questions, sélectionne les parties de récits qu'il entend retenir, les traduit en anglais<sup>62</sup>, organise et compose la matière de son livre à la manière d'une oeuvre littéraire<sup>63</sup>. Entre l'ouverture et la clôture occupées l'une et l'autre par le récit de Jésus Sanchez, chacune des trois parties de l'ouvrage enchaîne dans un ordre identique les récits de Manuel, Roberto, Consuelo et Marta. De cette composition soigneusement orchestrée, Lewis obtient des effets d'échos et de points de vue destinés à offrir «*un moyen de vérification interne quant à la véracité et à la validité des faits*» et à contrebalancer «*le caractère subjectif inhérent à une autobiographie unilatérale*»<sup>64</sup>.

La dimension littéraire revendiquée par l'oeuvre de Lewis s'inscrit dans un projet militant dans lequel l'auteur voit la vocation du projet anthropologique lui-même : il s'agit de relayer

---

<sup>58</sup>LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction p. 30.

<sup>59</sup>Informants et non informateurs, ainsi que Lewis le précise lui-même, et informants non rémunérés : «*Ce fut essentiellement leur sentiment d'amitié qui les mena à me raconter leur vie.*»

<sup>60</sup>Oscar Lewis justifie ainsi l'utilisation de cette technique nouvelle : «*Le magnétophone, utilisé pour enregistrer les récits de ce livre, a rendu possible l'avènement d'un nouveau genre de réalisme social en littérature. Grâce au magnétophone, des individus non spécialisés, incultes, voire illettrés, peuvent parler d'eux-mêmes et raconter leurs expériences et leurs observations d'une façon non inhibée, spontanée et naturelle.*» in LEWIS Oscar, *op. cit.*, Introduction p. 14.

<sup>61</sup>LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction, p. 13.

<sup>62</sup>La traduction posera de nombreux problèmes à Lewis, en particulier lorsqu'il s'agit de rendre un langage très imagé et souvent truffé de connotations sexuelles, dont l'anglais n'offre pas d'équivalent.

<sup>63</sup>La préoccupation littéraire est constamment présente dans le projet de Lewis, qu'il parle de la construction de son ouvrage ou des qualités narratives ou poétiques manifestées par ses informants. La critique ne s'y est d'ailleurs pas trompée (à moins qu'elle ne s'y soit précisément trompée) : en France, le livre de Lewis se verra attribuer en 1963 le Prix de la meilleure oeuvre de littérature étrangère.

<sup>64</sup>LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction, p. 13.

ce que les romanciers et les journalistes ont fait à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle pour les populations soumises au processus de l'industrialisation et de l'urbanisation ; il revient aux anthropologues, qui tentent de comprendre les problèmes inhérents aux pays sous-développés et en particulier aux déshérités des grandes villes, de «développer une littérature qui leur serait propre» et de se faire «le porte-parole de la culture des pauvres»<sup>65</sup>. D'un point de vue plus strictement sociologique, le livre de Lewis a l'ambition de décrire les modes de vie élaborés dans les milieux déshérités des grandes villes comme une culture en soi, c'est-à-dire comme un ensemble structuré et rationalisé de conduites et de représentations, se transmettant de génération en génération, et se développant en système autonome au sein des cultures nationales : «*La culture des pauvres, écrit Lewis, comporte des caractéristiques universelles qui transcendent les distinctions régionales, rurales ou urbaines, et même nationales.*»<sup>66</sup>. Mais cette dimension, développée sous la forme d'un modèle très général dans l'introduction, reste au niveau des intentions et constitue sans doute l'aspect le moins convaincant de l'ouvrage<sup>67</sup>. La fascination que le livre de Lewis a exercée et continue d'exercer tient à la proximité et à la simplicité des voix qui s'y font entendre, à la force d'évocation de témoignages qui rendent présent au lecteur un monde qui lui est étranger, à une construction qui joue sur l'alternance des points de vue et qui ménage la tension narrative. Pour beaucoup de lecteurs, et parmi eux quelques sociologues qui sauront s'en souvenir, *Les Enfants de Sanchez* constituèrent une première expérience riche et pleine de l'histoire de vie des gens ordinaires.

---

<sup>65</sup> LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction, pp. 28 et 29.

<sup>66</sup> LEWIS Oscar (1986), *op. cit.*, Introduction, p. 30.

<sup>67</sup> Franco Ferraroti a signalé l'ambiguïté du concept de « culture des pauvres » qui « *isole la domination [qui pèse sur certaines couches sociales] de la situation objective et des rapports de force concrets pour l'accrocher à la chair et à l'âme de ceux que les circonstances placent dans une position de désavantage relatif et d'infériorité* ». in FERRAROTI Marco (1983), *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, p. 157.